

Zeitschrift: Macolin : revue mensuelle de l'École fédérale de sport de Macolin et Jeunesse + Sport
Herausgeber: École fédérale de sport de Macolin
Band: 42 (1985)
Heft: 2

Artikel: Hans Erni face au sport et à l'olympisme
Autor: Wolf, Kaspar
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-998521>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

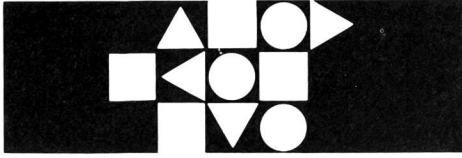
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Hans Erni face au sport et à l'Olympisme

Kaspar Wolf, directeur de l'EFGS
Traduction: Marianne Weber

Tout récemment, invité par le Panathlon-Club de Bienne, Hans Erni était accueilli à l'Ecole de sport de Macolin pour y commenter sa fameuse série de tableaux sur l'Olympisme. Ce fut une riche soirée même si, par manque de temps, toutes les questions ne purent être posées, et même si certaines auraient mérité une réponse plus détaillée. Le 21 février 1984, Hans Erni fêtait son 75e anniversaire. A cette occasion, il organisa, dans son propre musée de Lucerne, une magistrale exposition de ses œuvres. La plaquette explicative était enrichie d'un texte de Kaspar Wolf, directeur de l'EFGS et grand ami de l'artiste. Il m'a aimablement donné l'autorisation de le reproduire en langue française dans MACOLIN et je l'en remercie. (Y.J.)

Proche de l'Antiquité

Hans Erni a toujours été très proche de l'Antiquité. Son ancien pseudonyme – François Grecque – en témoigne et son œuvre le prouve. Dans deux essais publiés en 1945 et en 1968, il parle des liens très étroits qui existent entre l'art grec et la gymnastique, précisant que «l'harmonie entre le corps et l'esprit était proverbiale dans l'Antiquité», alors que l'art moderne, lui, suit d'autres voies, donnant d'ailleurs une image assez fidèle de notre monde déchiré. Mais il n'a pas encore pris vraiment conscience du phénomène marginal qu'est le sport, même si ce dernier a gagné, entre-temps, en importance et en considération. Mais il est vrai que la question est de taille et qu'elle mérite d'être posée: l'art et le

sport sont-ils bien faits pour s'entendre? En vérité, leurs buts semblent bien ne pas se rejoindre. Dans sa forme primitive, le sport était avant tout un besoin physique et il s'est développé, chez l'être humain, par atavisme. De toute façon, il reste essentiellement lié au corps, alors que l'art moderne cherche à s'affranchir du «figuratif», pour saisir l'être dans sa transcendance!

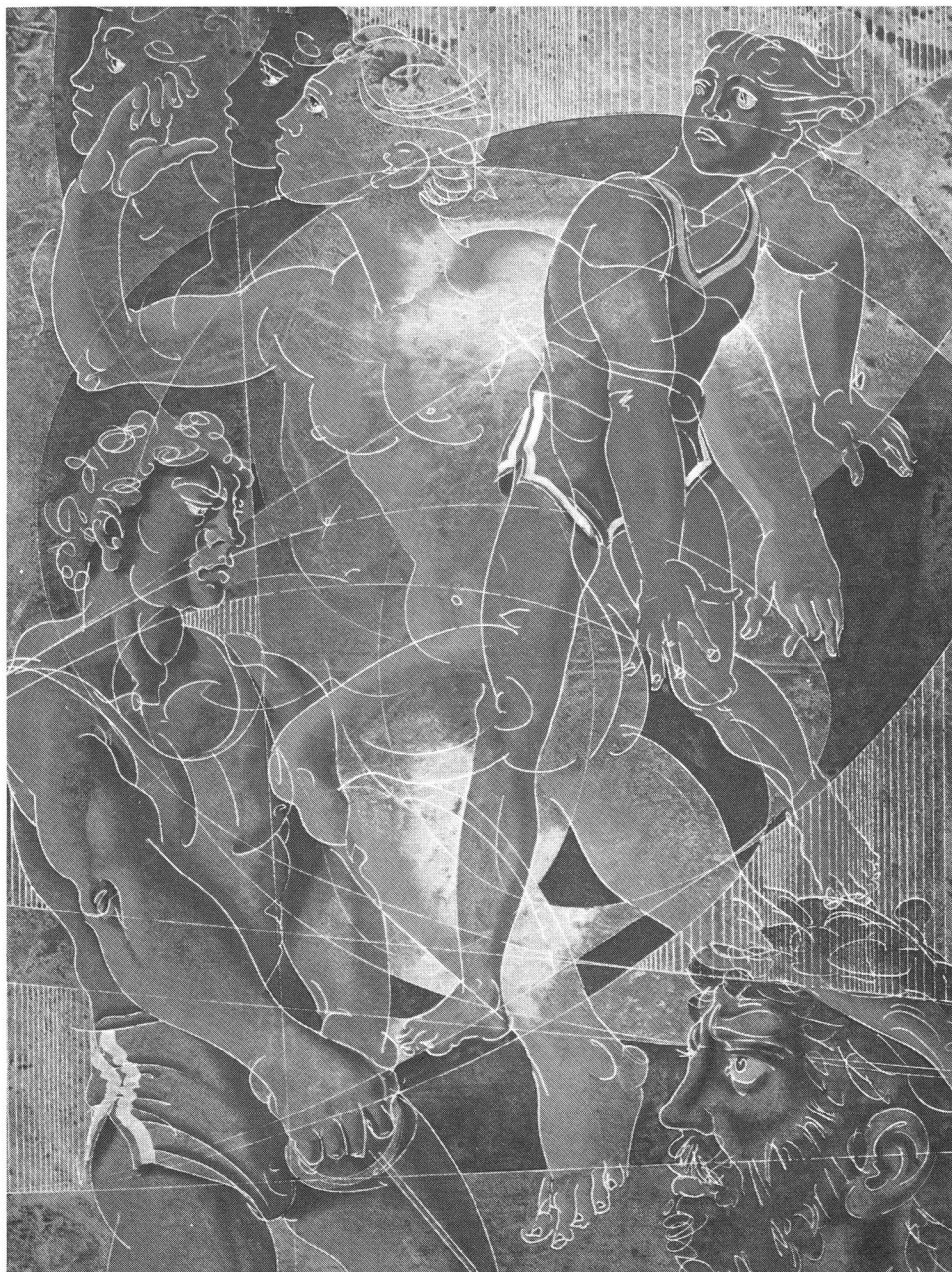
Opposition

D'autres considérations peuvent être faites encore: le sport se présente d'abord visuellement, dans l'unicité du mouvement physique. Le mouvement devient «art» dans sa perfection, dans son esthétique et dans sa dramatique. Cet «art en soi», le peintre répugne souvent à le concrétiser. En outre, le sport peut difficilement être dissocié de l'aspect ludique, qui appartient à l'essence même de sa définition. Or, un artiste s'inspire volontiers de l'enfant en train de jouer, mais il est peu porté à représenter un adulte dans la même activité. Il y

Une exposition dédiée à l'Olympisme et regroupant des œuvres d'un seul artiste, voilà qui n'est pas courant! Bien sûr, nous connaissons des peintres qui se sont inspirés, parfois, de certains événements sportifs, mais ils sont peu nombreux, et les thèmes de ce genre ne constituent qu'une toute petite partie de leur production. D'une manière générale, l'artiste-peintre de la deuxième moitié du 20e siècle ne semble pas très attiré par ce qui touche au sport. Hans Erni fait exception. Cet artiste suisse s'est inspiré, presque jusqu'à l'obsession sa vie durant, d'absolument tout ce qui est en rapport, de près ou de loin, avec le sport. De son style tout en «arpèges», il aime reproduire les athlètes en pleine action, peu importe leur spécialité. C'est sur commande du Comité international olympique (CIO) qu'il a créé, en particulier, 21 tableaux consacrés aux disciplines olympiques.



Hans Erni et son épouse (à droite), en compagnie de M. et Mme Wolf.



a donc indiscutablement une opposition entre l'art et le sport. Elle est même tellement marquée que l'on préfère souvent qu'il y ait carrément séparation. Dans cet ordre d'idées, il m'est arrivé plusieurs fois, lorsqu'il s'est agi d'édifier une œuvre d'art à côté d'une nouvelle salle de sport par exemple, de suggérer qu'elle évoque un autre domaine et qu'on l'accepte pour elle-même, quelle qu'en soit la thématique, et ceci en hommage à l'art tout simplement, et à travers lui, en hommage au sport. Il est vraisemblable que Hans Erni n'approuve pas mon appréciation et qu'il la qualifie de «résignation prématurée». Facile à dire! Des «Erni», pour qu'il en soit autrement, il en faudrait davantage! Si l'on considère son œuvre, on finit par découvrir la double dimension qui s'y cache: s'il pénètre en profondeur dans le monde merveilleux et très «esthétique» du gymnase de l'Antiquité, son regard vise, en même temps, un avenir dans lequel l'humanisme reste triomphant.

Artiste et sportif!

Un artiste qui retrace ainsi sa passion du sport doit obligatoirement être également un sportif de corps et de cœur! Le sport, Hans Erni le pratique depuis toujours et, dans sa jeunesse, il était un athlète à la fois doué et rigoureusement entraîné. Il avait faite sienne la devise des Grecs: «citius, altius, fortius» (formule donnée, en réalité, par le Père Didon à ses élèves, et devenue, par la suite, devise de l'Olympisme. Elle signifie, en français, «plus vite, plus haut, plus courageux» – Y.J.). Il se donnait à fond, disciplinant son corps, domptant sa volonté. Toutefois, il n'a jamais oublié que le sport, activité vitale, est «aussi» un jeu.

Transition réussie

Sa conception et sa vision globales des choses de la vie lui ont permis de passer sagement de la jeunesse à l'âge mûr ou, si l'on

veut, de la phase de performance à celle, plus sereine, du simple «entretien physique». «Celui qui parvient à se débarrasser de la fièvre de la compétition et à s'engager sur le chemin, plus accessible, du sport-santé», écrit Erni, «gagne en détachement et en objectivité. Finis les débordements passionnés, certes, mais dévastateurs aus-

Hans Erni

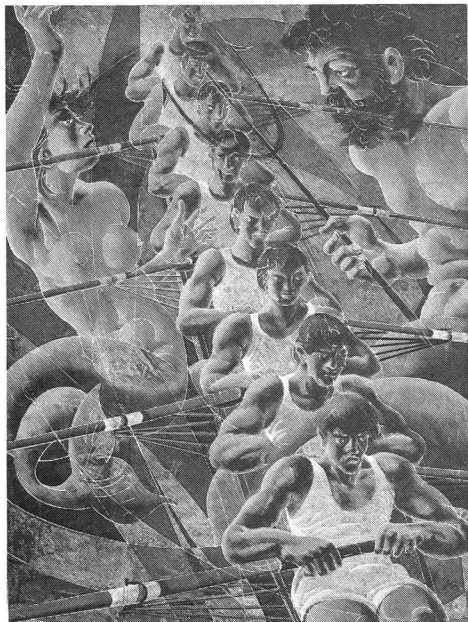
Hans Erni est né le 21 février 1909 à Lucerne. C'est dans cette ville qu'il a commencé à pénétrer les mystères des beaux-arts en fréquentant l'Ecole des arts et métiers et des arts décoratifs. Puis il quitta le pays pour se lancer sur les traces des «maîtres». Il fit, ainsi, de nombreux séjours à Paris et à Berlin entre 1928 et 1930. Puis il se rendit en Angleterre. Il se trouvait dans ce pays lorsqu'il reçut commande, de la part de la ville de Zurich, d'une gigantesque décoration longue de 100 m et haute de 5 m destinée à l'Exposition nationale de 1939. Cette énorme fresque avait, pour motif, «La Suisse, pays de vacances pour les peuples du monde». Sa réputation, qui avait commencé à prendre forme en 1934, alors que, pour la première fois, il se hasardait à présenter ses œuvres en exposition à Paris, devenait de plus en plus solide.

Mais, pour lui comme pour beaucoup d'autres, la guerre vint quelque peu freiner son élan, sans parvenir à l'arrêter toutefois. Sportif assidu, son caractère était trempé à l'image de son corps, dans l'acier.

Pratiquement tout ce qu'il produisit, dès lors, s'inspirait des problèmes socio-culturels et techniques du monde moderne. On le trouve, ainsi, de plus en plus «engagé» dans son art, ce qui lui vaudra admiration, haine et jalousie.

L'œuvre de Hans Erni se compose de peintures, de fresques, de lithographies, de mosaïques, de tapisseries et de sculptures. Il est aussi l'auteur d'innombrables motifs d'affiches, de timbres-poste et de médailles. Kaspar Wolf a dit l'extraordinaire source d'inspiration que le monde du sport a représenté pour lui. Il faut toutefois être bien conscient que la production qui en est résultée ne représente qu'une petite partie de son œuvre.

En 1973, l'Association suisse des journalistes sportifs lui accordait son prix annuel pour travaux artistiques en rapport avec le sport et, en 1983, M. Javier Perez de Cuellar, secrétaire général de l'ONU, lui remettait, à New York, la médaille de la paix décernée par cette Institution. (Y.J.)



res mythiques, Erni a fini, lui-même, par leur ressembler et, dans ses tableaux à thèmes «sportifs», son propre visage se confond souvent avec celui de ses modèles.

Un coup de crayon magistral

Hans Erni est d'abord et avant tout un «dessinateur», un perfectionniste au coup de crayon magistral. Ce point est important, car c'est cette faculté qui a permis à l'artiste de donner une vision globale de ses sujets, ne négligeant ni l'aspect «plastique», ni les lignes de mouvement extérieures, avant de s'échapper dans l'abstraction géométrique. Erni est un génie du dessin et ce don l'a certainement beaucoup aidé chaque fois qu'il a entrepris de matérialiser sa passion pour le sport. Car le sport, c'est l'homme, le mouvement, le rythme: trois éléments qui sont à la base de son style, un style tout en finesse et en

transparence, un style qui ne touche pas seulement le connaisseur, mais également le profane. C'est justement là que se situe la fonction sociale de l'art, telle qu'Erni la comprend: parler aux forces du bien et du beau qui sommeillent en l'homme. L'homme – toujours au centre de son œuvre – est comme un sol en jachère d'où, grâce à la «semence» artistique, germe, croît et mûrit un blé aux épis lourds et dorés!

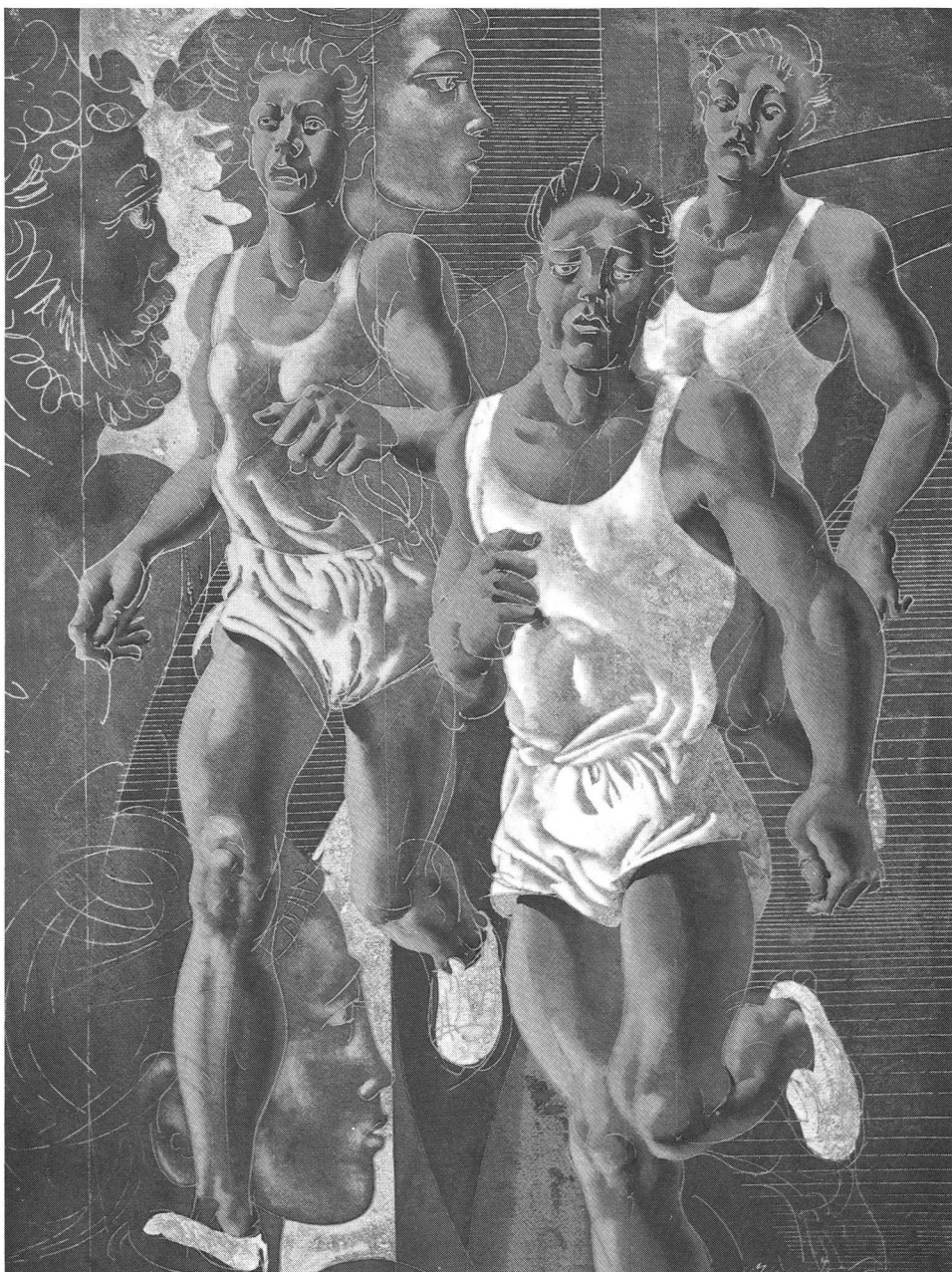
Le corps athlétique

Il est intéressant de se remémorer les sujets que Hans Erni emprunte au sport: il s'agit toujours des formes primitives du corps athlétique, jeunes gens et jeunes filles, assis ou debout, courant, sautant, ou dansant. Il les représente dans d'innombrables variations: esquisses, fresques, affiches, illustrations; elles peuplent également la série des tableaux sur les Jeux olympiques, qu'il a exécutés sur commande; skieurs,

si. La mer s'apaise, le sport reprend sa meilleure place au cœur de la nature, d'où jaillit sa source et d'où il est plus facile de prévoir son évolution». Cette réflexion n'est pas celle du peintre, mais de l'homme entraîné, qui a vécu l'extraordinaire explosion du sport et est à même de juger de ses fonctions biologiques, éthiques et sociales. Certains artistes-peintres se sont exprimés sur les possibilités d'intégrer le sport à leur art; d'autres ont parlé de l'incompatibilité qui existe entre ces deux domaines. Hans Erni, lui, va beaucoup plus loin: il touche, par son art, le destin même du sport.

Le sport, la vie, l'Homme!

Un des clichés les plus répandus actuellement est celui du sport, moyen d'équilibre. «Le sport commence là où le train-train quotidien s'arrête», disent certains, ou encore: «Le sport est le remède aux maladies de la civilisation.» Erni s'élève contre ces fonctions de substitution. Pour lui, le sport est et reste une composante organique et naturelle de la vie, de l'Homme, comme l'est, par exemple, la faculté de réflexion! Cette conception nous donne aussi la clé de son œuvre, chaque fois qu'elle s'est inspirée du sport et de l'art grecs. Pour le citoyen libre d'Athènes, à l'époque de Périclès, la «gymnastique» faisait partie de la vie quotidienne et le «gymnase» était un lieu de réunion à caractère socio-culturel où l'on discutait philosophie et musique tout en faisant du sport. Quant aux Jeux olympiques, ils étaient à l'apogée de la ferveur nationale. Ainsi l'artiste, le sculpteur grec pouvait s'imprégner des formes souples et musclées des athlètes avant de les mettre au centre de sa création. Très tôt, le corps de l'athlète prit valeur de canon de la beauté physique pour l'artiste qui s'en servit, finalement, pour matérialiser les divinités: Pallas Athénée, Apollon, Zeus même, père de l'Univers, témoignent de cette influence. A force de s'inspirer de ces figu-





joueurs de hockey, bobeurs, tous sont marqués par l'influence de l'Antiquité. Ils sont pratiquement nus et leurs survêtements modernes sont à peine esquissés. En outre, quelque part parmi eux apparaît à coup sûr le visage d'une divinité: Zeus au milieu des coureurs, une sirène aux côtés des rameurs, Poséidon face aux yachtmen pour ne citer que ces exemples. Ajoutons qu'il peint le sportif en tant qu'individu s'adonnant à un jeu, comme le faisaient les Anciens, et non pas une équipe constituée. Quant à la présence massive du public, phénomène des temps modernes, elle est symbolisée, seulement ici ou là, par la présence d'une jeune fille ou d'un adolescent.

La «série olympique» est propriété du CIO. On peut l'obtenir sous forme de cartes postales ou de posters au Musée olympique, Ruchonnet 18, 1000 Lausanne.

Ce choix restrictif d'un archétype est-il voulu ou non? Il y a un peu des deux et ce n'est certainement pas une coïncidence! Il s'agit avant tout, pour Erni, de dépeindre l'Homme dans sa spiritualité, sans pour autant nier la joie profonde qu'il éprouve à travailler la finesse des lignes du corps. Mais il accorde son attention en priorité à la «conception et à la construction systématique de l'œuvre, de même qu'à la maturité spirituelle de ceux qui l'habitent», toutes choses qui ressortissent de valeurs morales donc!

L'art, moyen d'expression

On a souvent essayé d'exprimer, par l'art, ce qu'éprouvent les sportifs en action, peu importe leur âge: l'enfant qui saute, danse et chante, seul dans l'arrière-cour de sa maison par exemple, ou l'engagement pathétique de deux coureurs qui luttent côte à côte à l'approche de la ligne d'arrivée,

face à l'«autre» et face à «soi-même», à la limite des forces physiques de la volonté, du cœur. Les artistes ont toujours été fascinés, aussi, par la nostalgie du montagnard vieillissant, dont le regard se perd dans le lointain, ou par la force dramatique développée par une rencontre par équipes, force perçue aussi bien par les joueurs que par les spectateurs! Essais répétés, donc, mais rarement réussis, surtout par l'intermédiaire de la peinture, l'écriture, le film et la musique se prêtant mieux à ce genre d'exercice. Pour le moment, il faut donc se résigner et attendre que le sport «redevienne un élément naturel de la vie sociale» pour que sa relation avec l'art soit vraiment possible, sinon spontanée!

Erni, fort et isolé!

Lorsque son art était en jeu, Hans Erni n'a jamais cédé aux pressions extérieures, qu'elles aient été d'ordre commercial ou politique. Son attitude à cet égard a toujours été droite et ferme, ce qui ne veut pas dire qu'il ignore les conditions nouvelles qui découlent de l'évolution du temps, tout comme il reconnaît que «les événements n'incitent pas toujours l'artiste en quête de vérité à idéaliser ce qu'il perçoit... C'est pourquoi les œuvres importantes de l'art contemporain reproduisent fréquemment des visions d'apocalypse, de déclin, de morcellement de l'environnement et des rapports humains». Mais Hans Erni ne tient pas non plus à se laisser aller au pessimisme. «Nous n'avons pas de raison», dit-il, «de prétendre que notre monde déchiré empêche toute création artistique harmonieuse». Il se refuse donc à dénoncer par le pinceau les excès qu'il critique par le verbe et qui portent atteinte à la grandeur du sport: le fanatisme, l'hystérie collective, les débordements pécuniers... Par son art, il veut surpasser la barbarie pour recréer un monde plus digne de l'Homme.

Nous avons dit, au début de cette analyse, que Hans Erni avait, tout au long de sa carrière, inclus le sport à son œuvre. Mais nous avons vu, aussi, que l'artiste refusait de céder aux aspects miroitants, insondables, illusoire, de cette source d'inspiration. En fait, le «cœur» du phénomène «sport» ne touche pas Erni. Cela signifie-t-il que nous nous trouvons – nous qui admirons, en Erni, l'homme qui a su éclairer le sport à la lumière de l'art – devant un tas de débris? Voilà une approche de l'œuvre et de l'artiste qui n'est sûrement pas bonne et qui, trop compliquée, risque de nous faire passer à côté de l'essentiel, à savoir que si Erni s'inspire du sport, c'est d'abord pour faire vivre l'Homme qui a existé dans toute sa dignité une fois au moins, à Olympie!

C'est de cet Homme-là dont les temps modernes ont besoin. C'est de cet Homme-là, ennoblé par le sport, dont Hans Erni nous dessine magistralement l'avenir. ■

Servante et souveraine: LA MAIN...

Gérard Bauër, de l'Académie Goncourt

«L'Art exprime et éternise la valeur spirituelle du sport, symbole de l'acte pur!» (Maurice Herzog)

Celle qui, complice de nos actes, la main, en est aussi la servante, est vouée, dans notre corps, à recevoir nos ordres et leur obéir totalement. Il n'est point d'art sans cette obéissance absolue. Les rapports de l'artiste et de la main sont des rapports de maître à esclave.

Du renne d'Altamira au carnet d'un peintre de notre temps, c'est-à-dire d'une des premières manifestations plastiques jusqu'à ce jour, l'art du dessin mobilise les mêmes puissances, répond aux mêmes volontés, suscite les mêmes attentions. Le point d'appui, à savoir la matière de l'expression, importe peu. Parois de la caverne, lattes de palmier, papier selon la formule d'Ingres, silex ou pointe d'argent, encre de Chine ou mine de plomb, cette variété est affaire de circonstances matérielles et de choix. Ce qui demeure essentiel à la création, c'est le vœu intime qui décide du geste, l'attention qui le guide, le trait qui comme l'écriture, traduit le langage et la personnalité: c'est la docilité de la main.

A l'origine, le dessin s'est parfois confondu avec l'écriture, a formé, comme en Egypte, les signes mêmes de l'écriture.

Les bisons de Font de Gaume en Dordogne, le Renne Espagnol, expriment une des préoccupations de l'homme primitif. Dans la grotte où il se réfugie, de longues stations l'inclinent, ses travaux achevés, à tracer à la hauteur de son souffle, l'image des animaux qu'il chasse ou qu'il redoute, ceux aussi qu'il songe à asservir. Sa main, si souvent et si nécessairement armée, creuse dans la pierre la ligne essentielle, celle qui reproduira la forme et l'aspect reconnaissable du modèle. Réussite parfaite: l'art primitif atteint tout de suite cette simplicité apaisante que tant de grands artistes se sont efforcés de rejoindre. Apaisante comme toute expression réduite à l'indispensable et qui d'un mot ou d'un trait unit l'exactitude et le style. Dans la nuit de la caverne, la main, ayant cessé de se mobiliser pour la défense ou pour la chasse, se repose en créant.

Cette union nécessaire, dans la main, de l'esclavage et de la souveraineté, sortira bientôt des ténèbres pour s'établir en plein jour et devenir l'expression accomplie d'un art. Plus qu'aucun autre sans doute cet art exige une volonté impérative. Qui se place devant un modèle dont il veut reproduire les traits, doit suspendre en lui tout ce qui ne concourt pas à l'exercice de son entreprise et jusqu'à l'émoi même que peut lui donner sa con-

templation. La parfaite maîtrise de soi-même, une sérénité majeure sont indispensables à l'artiste qui s'efforce de reproduire dans ses contours et son volume ce qui est visible, qu'il observe et qu'il a choisi de placer par une image fixe, à l'écart des variations de la lumière ou des destructions du temps.

Paul Valéry dans son admirable étude sur Degas a noté en deux phrases essentielles cette exigence de l'art, la volonté soutenue qu'il requiert et la docilité indispensable de la main comme exécutante: «Il faut vouloir pour voir, écrit-il, et cette vue voulue a le dessin pour fin et pour moyen à la fois.» Plus précisément encore, il en énonce une des pratiques: «Pour rendre la main libre au sens de l'œil, il faut lui ôter sa liberté au sens des

muscles.» Les deux temps sont ainsi définis qui régissent toute interprétation. Ils accordent à l'art la double disponibilité du regard et du geste.

Cette paix intime, totale, peut être rejointe dans l'œuvre qu'elle crée, par une contemplation aussi attentive que celle qui présida à sa création. C'est la récompense offerte au visiteur attentif dans un cabinet de dessins. Ce plaisir, cette paix profonde, l'amateur les doit aux mains invisibles qui assurèrent la création dont il reçoit la sérénité. La main de l'artiste peut donc nous être un objet de curiosité et de gratitude.

Les artistes sont les vrais témoins. Ils voient, dans l'air et la lumière, l'âme du temps qui passe! (Tiré de: «Le sport – Les peintres témoins de leur temps.») ■



«L'ordre des choses» (Tiré de «Plusminus 20: Hans Erni, ein Künstler unserer Zeit» – un artiste de notre temps)